

AFFIRMER SA FOI DANS UN MONDE PLURI-RELIGIEUX

26 juin - 28 juin 2018

Domaine Lyon Saint Joseph – Lyon

Intervention sur le judaïsme

Frère Louis-Marie Coudray

Responsable du Service national pour les relations avec le judaïsme.

Moine bénédictin olivétain, il a passé trente-cinq ans au Monastère d'Abu Gosh en Israël.

On pourrait s'imaginer que le lien avec le judaïsme est un hobby pour quelques originaux, qui aiment ce qui est exotique. Certes ce lien serait authentifié par l'Église, qui l'a mis en valeur, mais il ne serait pas indispensable à notre vie chrétienne. Il n'aurait pas d'impact sur la vie de l'Église. Il relèverait simplement de l'intérêt, du fait que nous sommes à l'âge de la mondialisation, d'une ouverture aux cultures et aux religions du monde. Et avec, en plus, l'idée que cette religion aurait simplement eu toute sa valeur dans le passé et qu'elle serait dépassée. En fait, il n'en est absolument rien.

Dans le judaïsme se trouve une part de notre identité de chrétiens

Dans la relation au judaïsme, il en va de notre identité de chrétiens. C'est l'authenticité de notre foi, de notre relation à Jésus-Christ qui est en cause. La vérité de notre discours de foi est en jeu, la qualité de sa transmission, dont vous êtes des chevilles ouvrières essentielles, dépendent de la mise en valeur de ce lien. Jésus-Christ est au cœur de la catéchèse, il est au cœur de notre foi mais, s'il est au cœur de notre foi et de la catéchèse, c'est parce que nous le confessons comme Messie et sa qualité de Messie, c'est le Messie d'Israël. Il est au centre de l'histoire, tout converge vers lui depuis les origines et d'une certaine manière, tout se réfracte à partir de lui vers l'avenir, vers cette dimension eschatologique évoquée dans l'intervention précédente, cette dimension eschatologique qui est justement l'accomplissement du Royaume parce que nous ne sommes que dans le temps de l'Église, dans une logique du « déjà là » et du « pas encore ».

La coexistence avec le judaïsme et le fait que le judaïsme perdure est un rappel permanent pour l'Église qu'elle n'est pas encore le Royaume et que nous sommes toujours dans ce « pas encore ». Il est donc fondamental pour la catéchèse que la personne de Jésus soit présentée en vérité et donc de connaître ses racines, sa famille. Notamment en 1980 à Mayence, Jean-Paul II affirmait que quiconque rencontre Jésus-Christ rencontre le judaïsme. Nous sommes donc au cœur de la démarche de catéchiste, au cœur de votre mission dans l'Église parce qu'à travers votre enseignement, à travers votre travail, c'est à la rencontre de Jésus-Christ que vous conduisez ceux qui vous sont confiés. Si vous voulez que votre dévouement soit efficace et soit vrai, vous ne pouvez pas faire l'économie de la dimension du judaïsme. En faisant cette économie, vous présenteriez une vérité tronquée, incomplète et inexacte. Vous ne seriez plus dans la Tradition et vous ne seriez plus dans une parole d'Église.

La transmission est au cœur du judaïsme

Une richesse de notre lien avec le judaïsme, et qui est particulièrement importante, est une certaine efficacité, un certain sens de la transmission que l'on trouve dans le judaïsme. Votre tâche est de transmettre la foi. Vous ne faites pas un cours de culture religieuse mais vous témoignez de votre foi et de la foi de l'Église, pour transmettre aux générations futures, pour susciter une adhésion personnelle. On devient chrétien par une démarche personnelle, par l'adhésion à Jésus-Christ comme Seigneur et Sauveur. Or la transmission est au cœur du judaïsme. On le voit dans le texte biblique lui-même, au livre de l'Exode : « ... afin que tu puisses raconter à ton fils et au fils de ton fils... » (Ex 10, 2). Dès la période des origines, on a cette importance de la transmission de génération en génération. De même, dans le Psaume 44 : « Dieu, nous avons entendu dire et nos pères nous ont raconté quelle action tu accomplis de leur temps, aux jours d'autrefois. ».

On a souvent dit qu'Israël était le peuple de la mémoire, peuple de la mémoire et de la transmission, qui était particulièrement réussie, lorsque l'on connaît l'histoire du peuple juif. C'est au milieu des vicissitudes de l'exil, de l'opposition et de la persécution qu'ils ont réussi à transmettre cette foi. Et c'est pour nous un enseignement particulièrement enrichissant en cette période où, nous en sommes tous conscients, le message chrétien n'est absolument plus porté par la société. Nous sommes en décalage, pour ne pas dire à contre-pied de ce qui est l'air ambiant. On ne va pas aller jusqu'à penser, comme certains, que nous sommes confrontés à une forme de persécution ; il ne faut pas exagérer. J'inviterai ceux qui ont ce genre de discours à changer de pays pour voir ce que c'est qu'être persécuté. Ce n'est pas parce que nous sommes confrontés à une certaine opposition ou à certaines réactions que nous sommes persécutés. Je pense donc que nous pouvons recevoir une expérience, un enrichissement de cette expérience d'Israël qui a survécu à travers tous les affres de l'histoire et qui demeure aujourd'hui un peuple vivant et croyant, même s'il y a une grande diversité en son sein depuis ceux qui sont incroyants (incroyance assez relative : « je ne crois pas, grâce à Dieu ») jusqu'aux plus observants dont nous avons une image souvent assez caricaturale. En général, la culture moyenne par rapport au judaïsme, c'est *Rabbi Jacob* ; ce qui n'est déjà pas mal parce que tout ce qui est dans le film est exact. Au niveau de la pratique religieuse, de l'attitude, tout est authentique. C'est d'ailleurs Josy Eisenberg, qui faisait l'émission sur le judaïsme le dimanche matin à la télévision, qui a servi de conseiller.

Dans le cadre de la catéchèse, je vois donc vraiment un double enjeu par rapport au judaïsme : faire rencontrer Jésus en vérité et bénéficier de l'expérience de la transmission. À travers ce double enjeu, nous percevons aussi la double dimension de notre relation au judaïsme c'est-à-dire la première dimension qui est la relation historique, on pourrait même dire archéologique (comment Jésus se situe par rapport au judaïsme et comment comprendre les Évangiles eux-mêmes et ce qui nous est relaté dans les Évangiles à partir de ce contexte de la tradition juive) et puis une relation contemporaine puisqu'il y a une communauté juive avec laquelle nous vivons, preuve de cette foi qui a persévéré notamment grâce à la transmission. On ne peut être simplement dans la dimension de relation au passé.

Je vais aborder principalement le thème de la rencontre avec un Jésus authentique.

Enracinement de Jésus dans son peuple

Je vais peut-être enfoncer un certain nombre de portes ouvertes mais il y a des évidences qu'il est bon de rappeler et de redire.

Jésus est juif et, pour un certain nombre de personnes, c'est une révélation. On apprend à un marseillais que Jésus est juif ; il est embarrassé et répond : « Jésus est peut-être juif mais la Bonne Mère, ce n'est pas possible... » Jésus est juif, né d'une mère juive dans une société juive, confronté à l'occupation romaine, confronté aux débats internes politiques, sociologiques et religieux de son temps. Nous ne pouvons pas comprendre l'Évangile si nous n'avons pas cela présent à l'esprit. L'Évangile est immergé dans un univers bien particulier et nous ne pouvons avoir une juste perception du comportement de Jésus, de son enseignement sans le contextualiser dans la réalité contemporaine qu'il a vécue et dans son enracinement historique.

Jésus, comme juif, a été circoncis (cela a marqué l'iconographie même si les représentations ne correspondent sans doute pas à la réalité de l'époque), circoncision qui le fait entrer dans l'Alliance comme fils de l'Alliance. L'épisode du recouvrement de Jésus au Temple (Lc 4, 41-52) (certains ont fait le rapprochement avec la *Bar-Mitsvah*, évènement qui fait entrer le jeune adolescent dans sa responsabilité vis-à-vis de la communauté), c'est l'âge de la majorité religieuse. Nous voyons aussi l'enseignement dans les synagogues (au chapitre 4 de Luc) ; avec cette grande scène inaugurale, nous sommes vraiment dans une liturgie synagogale : on a eu la lecture de la *Torah* puis Jésus fait la *drasha* c'est-à-dire l'homélie, le commentaire. Nous avons là plusieurs témoignages du fait que Jésus était un juif pratiquant. Si vous regardez bien aussi tous les passages polémiques que nous connaissons particulièrement, à aucun moment Jésus ne condamne l'observance du *shabbat* en tant que telle. Il est dans le débat avec ses contemporains, débat généralisé, pour savoir où est la limite par rapport à l'observance du *shabbat*, avec ce grand principe que toutes les lois du *shabbat* contre le travail sont levées à partir du moment où la vie est en danger (principe de *pikouah nèfèch*). On voit bien comment toutes les discussions de Jésus tournent autour de cette question-là. On n'est pas forcément dans un cadre de polémique et d'opposition, on est dans le cadre d'une discussion générale au sein du judaïsme de l'époque. De la même façon, quand on lui pose la question du plus grand des commandements, c'était une grande discussion et cela l'est toujours ; il y a des pages et des pages du Talmud sur cette question.

Tous les enseignements de Jésus sont dans ce contexte juif, et même ses textes les plus fondamentaux. Si je prends le texte le plus fondamental de référence des chrétiens, le *Notre Père*, il n'y a aucune originalité dans les phrases du *Notre Père*. Vous les retrouvez toutes à la fois dans leur soubassement biblique (la question de la paternité, de la sanctification du nom, du pardon, etc., pour toutes, vous avez un fondement biblique) et dans la liturgie juive qui s'est transmise à travers les âges et dont une bonne partie remonte à l'époque du Christ. On les retrouve presque textuellement dans les différents textes de prières juives d'aujourd'hui.

Alors, où est l'originalité de notre foi ? Qu'est venu nous apporter Jésus? Le mystère de notre foi chrétienne, c'est que Jésus nous sauve par sa mort et sa résurrection. L'originalité de notre foi n'est pas principalement dans l'enseignement du Christ mais dans l'évènement de notre salut, que nous célébrons à la vigile pascale. La connaissance du judaïsme nous amène ainsi à l'essentiel de notre foi.

Petit excursus par rapport à cette connaissance de l'enracinement de Jésus dans son époque : nous devons faire attention de ne pas faire d'anachronismes. Par exemple, c'est une erreur de parler de la Palestine au temps de Jésus. La Palestine n'existe pas au temps de Jésus, même si toutes vos bonnes Bibles vous présentent une carte avec la Palestine au temps de Jésus. C'est une facilité d'éditeur ou une fainéantise de rédacteur, ou carrément une erreur. Le terme de Palestine n'apparaît qu'en 135 avec l'empereur Hadrien. On peut parler de Judée, de Galilée, de terre d'Israël ; à la limite, on peut parler de Syrie parce qu'à une époque, cette terre a été rattachée à la province de Syrie. Aujourd'hui, on peut avoir une difficulté en parlant d'Israël parce qu'automatiquement, on pense à la réalité politique qu'est Israël aujourd'hui. Si on veut éviter cette confusion, le plus simple est de parler de Judée, de Galilée ou de Judée-Samarie bien que cette dernière expression soit aussi très forte politiquement aujourd'hui.

De la même façon, au niveau des noms, par facilité de langage, on va parler des juifs du temps de Jésus mais en fait, le judaïsme, c'est vraiment ce qui naît après la destruction du temple. De même, ce serait complètement inexact de parler des juifs au moment de l'exode, ce sont les Hébreux. Là encore, on a toute une évolution qui correspond à l'évolution même de la foi et de la pratique du peuple d'Israël, pour prendre une expression globale qui nous renvoie à Jacob puisque c'est de là que va venir le nom d'Israël. De la même manière, à propos de l'antisémitisme, les sémites sont une catégorie beaucoup plus large. En fait, les sémites sont tous les orientaux. Tout ceci pour vous inviter à faire très attention quand on emploie ces termes dans la conversation et dans la catéchèse. Les israéliens sont aujourd'hui les citoyens du pays d'Israël ; un israélien peut très bien être un arabe chrétien. Les sionistes sont ceux qui sont pour la création d'une entité politique qui permette au peuple juif de vivre dans un État.

Le sujet est tellement complexe et délicat que nous devons faire preuve de rigueur dans l'emploi du vocabulaire parce que, chaque fois, on touche des points bien particuliers. Moins nous entretiendrons la confusion et plus nous permettrons la clarté, plus nous serons artisans de paix.

Notre foi en Jésus-Christ, c'est d'abord et avant tout la foi dans le messie d'Israël

C'est ce qui est écrit sur la croix, sur le *titulus* : « Jésus de Nazareth, roi des juifs ». Cette expression est extrêmement forte, elle est même écrite en trois langues. Nous ne confessons pas un sauveur qui viendrait comme une météorite surgissant brusquement de n'importe où, nous confessons celui qui était attendu par Israël, fruit d'une espérance particulière portée par une histoire particulière, l'histoire du salut, l'économie du salut voulue par Dieu. On lit bien, en Saint Jean, que le salut vient des juifs (Jn 4, 22). Le jour où j'ai rappelé cela sur le compte Twitter du service, j'ai eu droit à un certain nombre d'insultes en réponse. Pourtant, c'était vraiment citer l'Évangile mais c'est insupportable à certaines personnes de penser que le salut de Jésus puisse avoir un lien particulier avec le judaïsme. Et c'est très important parce que la tentation pourrait être forte dans le courant interreligieux, dans cette espèce de nébuleuse dans laquelle nous sommes pris, de transformer Jésus en un gourou, en une espèce de maître de sagesse, en un leader, en un philosophe ou en un libérateur qui aurait surgi de n'importe où. Dans les années soixante-dix, certains théologiens disaient que si Jésus venait aujourd'hui, s'il n'était pas venu il y a 2000 ans, il ne serait pas juif mais

noir de Harlem parce que, pour eux, la population noire de Harlem était la population la plus opprimée. Comme Jésus est venu pour libérer les opprimés, il surgirait du peuple le plus opprimé.

Cet enracinement est extrêmement important et peut avoir des conséquences théologiques très fortes. Dieu n'a pas commencé à se révéler aux hommes avec Jésus, comme nous le rappelle l'ouverture de l'épître aux Hébreux : « À bien des reprises et de bien des manières, Dieu, dans le passé, a parlé à nos pères par les prophètes ; [quand on parle des pères dans la tradition juive, il s'agit d'Abraham, d'Isaac, de Jacob, de tous ceux qui ont été des pères dans la foi ; dans les Évangiles, l'expression *les Écritures* désigne ce que nous appelons l'Ancien Testament] mais à la fin, en ces jours où nous sommes, il nous a parlé par son Fils qu'il a établi héritier de toutes choses et par qui il a créé les mondes. ». Je vous conseille de méditer et de travailler ces deux petits versets. Ils sont absolument fabuleux et d'une richesse extraordinaire, pour la catéchèse notamment.

Il y a donc un dessein de Dieu qui est passé par le cheminement de l'histoire dont Jésus est comme le point focal. Et nous ne pouvons pas passer directement de la création, du Dieu créateur à Jésus, sauveur et rédempteur. Ce serait un raccourci un peu facile : passer de la création, du péché originel au rachat de cette faute originelle par le sang versé à la croix. C'est un raccourci indu et qui est une insulte à Dieu lui-même parce que Dieu a choisi de parler à travers une histoire et à travers une alliance et qu'il a déployé sa pédagogie à travers cette histoire du salut. Faire ce raccourci serait irrespectueux par rapport au dessein même de Dieu. Le salut est passé par le choix et l'élection d'une personne, Abraham, un homme en particulier, particularité absolue mais choisie pour l'universel. Si on prend le verset 3 (Gn 12, 3), il est bien dit : « ...en toi seront bénies toutes les familles de la terre. ». Cette dimension particulariste du choix d'Abraham peut nous choquer aujourd'hui car nous sommes dans une mentalité égalitaire mais Dieu a choisi un homme en particulier non pas pour l'enfermer sur lui-même ou pour enfermer sa descendance sur elle-même mais pour qu'ils aient une mission pour l'universel. On doit là aussi faire bien attention de garder les deux pôles. Et par cette descendance d'Abraham, par la libération d'Égypte - qui est justement le moment où est rassemblé un « ramassis » (Nb 11, 4) comme dit la Bible elle-même, un ramassis de populations et qui est cet événement fondateur rappelé sans cesse dans la tradition juive - et, ensuite, par le don de la loi au Sinaï (les dix paroles que nous appelons le décalogue), est constitué le peuple hébreu qui entrera dans la terre de la promesse. Par la suite, cela va être sans cesse une histoire de fidélité et d'infidélité. C'est tout l'enjeu de l'Alliance, avec les prophètes qui sans cesse vont rappeler cette nécessité de la fidélité à l'Alliance, vont vouloir faire entrer le peuple dans une dynamique de conversion avec la perspective de cette espérance messianique, de ce salut définitif à venir. Et c'est à cette attente, fruit de toute cette histoire, que vient répondre la personne de Jésus. Le Pape Jean-Paul II disait que l'universalité s'enracine et puise son orientation dans un sens aigu de l'absolue singularité du choix que Dieu a fait d'un peuple particulier, son peuple, Israël, selon la chair.

Vous voyez qu'il est fondamental de mettre en valeur cet enracinement. Cet enracinement, toute cette histoire, nous les connaissons à travers la Bible ; c'est notre corpus de référence. Petite précision : on entend très souvent parler des religions du Livre pour parler du judaïsme, du christianisme et de l'islam mais cette expression est totalement inexacte pour plusieurs raisons qu'il est bon de se rappeler. Tout d'abord, en ce qui concerne à l'islam (et sans jugement de valeur), le Coran est un livre totalement différent, une rédaction autre, un autre livre que la Bible, une

réécriture même s'il emprunte des personnages et des épisodes au récit biblique. On a une autre réalité scripturaire et un corpus de référence pour une autre religion. Là aussi c'est intéressant de voir l'histoire, d'étudier pourquoi tel ou tel élément biblique a été repris, comment il a été repris et ce que cela veut dire. Mais nous sommes en présence de deux livres radicalement différents. D'autre part, entre juifs et chrétiens, le texte biblique n'est pas tout à fait le même. Cela je pense que vous le savez. Nous avons quelques livres en plus et, même pour l'Ancien Testament, nous n'avons pas tout à fait les mêmes livres. C'est pour cette raison qu'il serait plus judicieux de parler de Bible pour les chrétiens et de *Tanakh* pour les juifs qui est l'acrostiche qui désigne les différents groupes de livres dans la bible juive : *Torah* qui correspond au Pentateuque, *Nevi'im*, les prophètes mais eux incluent dans les prophètes ce que nous incluons dans les livres historiques, et *Ketouvim*, les écrits, qui rassemblent les Psaumes, les écrits de sagesse, etc. plus les cinq petits rouleaux, Esther, Judith, etc. Troisième point, le rapport au texte lui-même est différent. On ne lit jamais la Bible sans la tradition d'interprétation, sans la tradition orale. C'est le concept qu'on appelle, dans le judaïsme, de *Torah* écrite, *Torah* orale. La *Torah* écrite, ce sont les cinq livres du Pentateuque révélés au Sinaï et la *Torah* orale, ce sont tous les commentaires qui ont suivi. Certes, ils ont suivi mais ils ont été révélés eux aussi au Sinaï et le peuple les a découverts après petit à petit, ce qui leur donne leur autorité. C'est sur ce concept théologique là que se fonde l'autorité de la tradition. Pour nous catholiques, c'est aussi extrêmement important puisque nous lisons aussi la Bible avec la tradition. C'est fondamental. On a toujours une interprétation du texte qui évite le risque de fondamentalisme ou de littéralisme. Enfin, en aucun cas, le chrétien n'est un pratiquant d'un livre. Il est d'abord et avant tout disciple d'une personne, Jésus-Christ, qui est confessé comme Seigneur et Sauveur, vrai homme et vrai Dieu. Pour le chrétien, il y a une dimension de relation personnelle, qui n'est pas une relation à un livre qui serait sa référence unique comme pouvait l'être le *Petit Livre rouge* pour les chinois. Il est donc important d'introduire dans la présentation même du texte de la Bible son interprétation, son exégèse au sens étymologique du terme, son explication. Et cela nous devons le faire dans le respect de toute la tradition et également de la tradition juive.

Je prendrai juste un exemple, la question du nom de Dieu. Le tétragramme n'est pas prononcé dans la tradition juive parce qu'on ne sait pas le prononcer et par respect pour le côté indicible de Dieu. Ce n'est que depuis deux ans que l'Église catholique a demandé que, notamment dans les liturgies, on ne dise plus Yahvé parce que c'est faire insulte et ne pas respecter le fait que nous ne connaissons pas la bonne traduction. Tout le problème est de trouver une expression équivalente, sachant que quand vous mettez « le Seigneur », vous avez une grosse difficulté. Le tétragramme, c'est la révélation d'un nom personnel faite à Moïse au Sinaï. Dieu a un nom personnel; or quand vous dites « le Seigneur », c'est impersonnel ; on perd une richesse de la relation avec Dieu, qui vient de la révélation elle-même. Nous, nous savons que nous pouvons aussi dire le nom de Jésus puisque Jésus justement s'est fait homme et qu'il a eu un nom d'homme qui signifie « Dieu sauve ». C'est cela aussi qui justifie la possibilité de le représenter. On a mis des siècles à oser représenter Dieu le Père sous la forme d'un « gros barbu » ! Ce n'est qu'au 17^e-18^e siècles qu'on se risque à cette audace. Voyez, on touche beaucoup de questions.

Notre mathématique est un peu particulière (un=trois) mais, en même temps, il faut bien rappeler que nous croyons en un Dieu qui est un. Comme les juifs, nous croyons au Dieu un mais ceux-ci trouvent parfois le rapprochement plus facile avec l'islam sur ce point. Pour certains d'entre eux,

les musulmans confessent un Dieu un alors que les chrétiens en ont trois, voire quatre si l'on ajoute Marie comme déesse ! Là aussi il faut faire attention aux dévotions qui peuvent entraîner des perceptions fausses.

On a à la fois continuité et rupture : par exemple, le décalogue reste notre référence de base au niveau éthique, on reprend le texte dans son ensemble dans la tradition chrétienne mais il y a eu un glissement du *shabbat* vers le dimanche. On a évoqué aussi la continuité avec le Notre Père en montrant que c'est un texte qui est parfaitement juif. De même, en ce qui concerne la dignité de l'homme, nous nous basons sur le récit de la Genèse et non sur la personne de Jésus.

Un autre rapport avec le judaïsme est celui, extrêmement important, de compréhension.

Vous ne pouvez pas comprendre l'institution de l'eucharistie si vous ne savez pas ce que sont les bénédictions de table ou ce qu'est un *Séder de Pessa'h* dans la tradition juive et, sous-jacent à cela, si vous ne connaissez pas la notion de mémorial. Si vous ignorez ces trois notions, vous ne pouvez pas comprendre ce qu'est l'eucharistie et sa réalité. Et le grand danger, c'est de tomber dans une théologie de réification de l'eucharistie et on entre alors dans quantité de problèmes dont il est difficile de se sortir. Si vous avez la notion de mémorial, vous n'avez plus de difficulté et c'est même utile pour l'œcuménisme puisque cela peut nous rapprocher des protestants. Un autre exemple de la nécessité de connaître la tradition juive : si je prends la deuxième lecture proposée pour le dimanche de Pâques (1 Co 5, 6b-8 ; en général, elle n'est pas choisie parce qu'elle est un peu difficile) : « Frères, ne savez-vous pas qu'un peu de levain suffit pour que fermente toute la pâte ? Purifiez-vous donc des vieux ferments et vous serez une pâte nouvelle, vous qui êtes le pain de la Pâque, celui qui n'a pas fermenté. Car notre agneau pascal a été immolé : c'est le Christ. Ainsi, célébrons la Fête, non pas avec de vieux ferments, non pas avec ceux de la perversité et du vice, mais avec du pain non fermenté celui de la droiture et de la vérité. » Si vous ne savez pas ce qu'est la fête de *Pessah'* dans le monde juif, où l'on supprime tout le levain avant la célébration de la fête pour pendant huit jours n'avoir que du pain azyme qui est sans levain, et, comme on en fait une lecture spirituelle en disant que le levain représente tous les penchants mauvais, tout le péché de l'homme que l'on essaie d'éliminer, vous ne pouvez pas comprendre ce texte de Saint Paul. Il est complètement inaccessible. Il existe beaucoup d'autres exemples du même ordre.

En conclusion, il faut bien voir que, par rapport au judaïsme, nous étions dans une logique d'exclusion parce que nous avons une vision de l'accomplissement réalisé par Jésus-Christ comme amenant à une opposition et à une supériorité du Nouveau Testament par rapport à l'Ancien Testament. Je vous rappelle que le commandement de l'amour ne vient pas de Jésus, il vient du livre du Lévitique. Mais quand Jésus nous dit que c'est un commandement nouveau, il devient intéressant de travailler, de chercher en quoi il est nouveau.

À partir de cette vision qui nous met toujours dans une opposition entre judaïsme et christianisme, il a eu aussi l'accusation de déicide. Tous les juifs de tous les temps seraient responsables de la mort de Jésus, ce qui paraît absolument absurde. Puis vient la théologie de la substitution : le peuple juif, c'est terminé, c'est l'Église qui est à sa place. Vous avez une très belle représentation de cette vision

(L'Église et la Synagogue, sculpture de la cathédrale de Strasbourg) : la synagogue a son étendard brisé, elle a les yeux bandés, elle a perdu le sens de l'Écriture et elle est déçue. En face, vous avez une Église triomphante (celle-ci ne l'est pas encore trop ; elle a un regard plutôt sympathique, même s'il est un peu condescendant, vis-à-vis de la Synagogue). On a fait pire mais elle montre bien la vision que l'on avait du rapport de l'Église avec le judaïsme.

La déclaration *Nostra Aetate* du concile de Vatican II, qui concerne toutes les religions, parle du judaïsme dans son paragraphe 4. Elle a été la clef de voûte de l'évolution de l'Église qui condamne ces théories du déicide et de la substitution et qui revient sur le positionnement de l'Église par rapport au judaïsme, souhaitant que nous passions de la substitution à la cohabitation (les deux peuples cohabitent) et que nous passions du mépris à la fraternité. Vous voyez sur cette statue, inaugurée dans une université américaine par le Pape François, comment l'Église et la Synagogue sont assises ensemble pour étudier les Écritures, chacune avec son livre de référence.

Et, comme je vous le disais, notre relation au judaïsme n'est pas une relation simplement du passé. Je vous rappellerai seulement la citation de l'épître aux Romains (Rom 11, 17-18) : « ... toi, olivier sauvage, tu as été greffé parmi les branches, et tu as part désormais à la sève que donne la racine de l'olivier. Alors, ne sois pas plein d'orgueil envers les branches ; malgré tout ton orgueil, ce n'est pas toi qui porte la racine, c'est la racine qui te porte. » L'image utilisée par Paul n'est pas l'image de la bouture (dans cette image, l'Église resterait totalement indépendante du judaïsme) mais celle de la greffe. Le tronc qui nous porte, les racines qui nous portent sont le judaïsme d'aujourd'hui. Si nous ne voulons pas être une branche sèche et stérile, nous devons continuer à nous abreuver à la sève de la racine qui nous porte : « ... ce n'est pas toi qui porte la racine, c'est la racine qui te porte ». C'est aussi un élément important pour être bien situé par rapport au judaïsme.

Dans l'actualité, nous sommes confrontés à deux éléments qui viennent compliquer cette problématique : le problème de l'antisémitisme (le poids de l'histoire et un antisémitisme renaissant aujourd'hui) et le problème politique qui, très souvent, vient interférer avec ce qui est religieux. Il faut savoir bien faire la part des choses et différencier. Ce qui permet de différencier permet aussi de montrer comment il peut y avoir des connexions.